

« Le Système technologique » & « Adieu monsieur Marx »

Par Darren Allen, traduit de l'anglais par Guy Morant

Voici deux textes d'un inconnu que nous avons reçus d'un autre inconnu. Nous savons par le second, que le premier se nomme Darren Allen ; qu'il est anglais et lecteur vorace d'Ivan Illich, de Jacques Ellul, Lewis Mumford et d'autres « critiques de la Mégamachine techno-industrielle ».

Quant au second, il se présente comme Guy Morant, « auteur de polars auto-édités », et traducteur de *33 myths of the system* du même Darren Allen, qu'il espère voir bientôt publiés en France - avis aux éditeurs.

Guy Morant nous précise honnêtement que « Allen a bénéficié d'un accueil flatteur outre-Manche, même si le covid lui a coûté le soutien d'auteurs tels que Zerzan, qui le traite stupidement de complotiste et refuse désormais tout débat avec lui. »

Ohoh. Qu'a bien pu dire Darren Allen pour provoquer cette rupture avec Zerzan ? Que l'épidémie avait été planifiée par les gouvernements et l'industrie afin de forcer les ventes de prétendus vaccins OGM, et d'instaurer l'état d'urgence sanitaire ? Ce serait en effet une grosse bêtise, surtout de la part d'un auteur dont la bêtise ne semble pas le point fort. Que le virus scientifiquement équipé de « gains de fonction » aurait pu s'enfuir du laboratoire P4 de Wuhan ? *Well*, nous avons nous même documenté cette hypothèse¹, et de plus en plus de journalistes et de scientifiques après nous. L'hypothèse restant à l'examen malgré les destructions d'indices et les obstructions du gouvernement chinois.

Une rapide visite du site de Darren Allen² n'a révélé nulle monstruosité. Nulle apologie du cannibalisme ou du viol d'enfants en bande organisée ; nulle dénonciation d'un mystérieux complot impliquant les élites mondiales et des pieuvres extra-terrestres. Tout ce que nous avons découvert, c'est un Anglais plein d'humour et d'esprit – *witty* comme peuvent l'être les Anglais, si l'on nous passe ce stéréotype culturel – écrivant dans un style tranchant et caustique qui rappelle tout à la fois Orwell pour la pointe, et Kaczinsky pour la taille. (Oui, on sait. Kaczinsky n'est pas anglais, mais américain). Nous publions donc les deux essais de Darren Allen, *Le Système technologique*, et *Adieu monsieur Marx*, parce que nous y trouvons une brillante synthèse critique sur un sujet que nous avons nous-même traité dans notre série *De la technocratie*³ et d'autres textes ultérieurs (*Ce que signifie « avoir les moyens », au-delà du capitalisme et pire encore ; Alain Badiou nous attaque et nous faisons (humblement) notre autocritique*⁴). Qui plus est, nous partageons les vues de Darren Allen, à certaines réserves près dont on parlerait avec plaisir de vive voix, autour d'un thé dans un pub, ou d'un café dans un bistrot (et allez donc les stéréotypes). En attendant, lisez vous-mêmes, et surtout, restez vigilants. Ne manquez pas de nous signaler si vous découvrez que ce Darren Allen est en réalité un fasciste qui mange des animaux sensibles dans son *fish & chips* ; ou qui refuse de laisser prescrire des bloqueurs de puberté à son gamin de 11 ans, *fashion victim* en pleine crise juvénile.

Pièces et main d'œuvre
10 décembre 2022

¹ Cf. Pièces et main d'œuvre, *Le règne machinal (la crise sanitaire et au-delà)*, Service compris, 2021

² <https://expressiveegg.org>

³ En ligne sur www.piecesetmaindoeuvre.com, ou Pièces détachées n°1 ; 69 & 69' ; 80 & 80'

⁴ En ligne sur www.piecesetmaindoeuvre.com, ou Pièces détachées n°81 et 87a & 87b

Le système technologique

Darren Allen (traduction : Guy Morant)

Selon toute apparence, la plupart des gens ignorent et ne veulent pas savoir quel est le vrai problème du monde. Leur attention est désespérément étroite, focalisée sur une série d'effets secondaires. Ils s'inquiètent du pillage de la nature, de la dérive technofasciste, de la criminalisation du genre, des inégalités grotesques, de l'état de la jeunesse, de la hausse des prix, etc., mais ignorent ce que toutes ces choses ont en commun. C'est comme quelqu'un qui ne se lave jamais et qui, plutôt que d'y remédier, passe sa vie à s'inquiéter de ses démangeaisons de peau, de ses cheveux gras et de ses infections fongiques, à acheter des médicaments pour traiter ces effets secondaires et à trouver des moyens de s'attirer les bonnes grâces des personnes offensées par son odeur.

Il en va de même pour le reste du monde. Dans les problèmes auxquels nous sommes confrontés en tant que société, pour les gens ordinaires, l'arbre cache la forêt, mais ils sont aussi *terrifiés* par la forêt et *hypnotisés* par les arbres, stupéfiés par les maux *isolés* auxquels ils sont confrontés, effrayés de perdre de vue leurs malfaiteurs isolés, leurs épouvantails, leurs gouvernements et leurs milliardaires. Cela ne résulte pas d'un préjugé intellectuel et cela n'a rien à voir avec un intérêt de classe. Il s'agit d'une peur inconsciente et profonde de saisir une vérité si immense, si terrible, qu'elle anéantirait tout ce sur quoi ils ont construit leur vie.

À ce stade, certains pourraient penser que je les incite à identifier « le problème » comme étant le « Nouvel Ordre Mondial », ou tout autre groupe occulte de méchants ; en d'autres termes que vous êtes sur le point de lire une « théorie du complot ». Personnellement, je n'ai rien contre une enquête sur le rôle joué par Big Money dans le remodelage du monde, une divulgation des programmes de gens comme George Soros ou Bill Gates ou une réflexion sur la façon dont fonctionnent les entreprises, les États et, véritables instances du pouvoir, les sociétés d'investissement et les banques. Bien sûr, tout cela peut nous éclairer sur notre situation alarmante.

Je ne m'oppose pas non plus à l'analyse de la nature de ce grand épouvantail moderne qu'est le « capitalisme ». Bien que le socialisme et le communisme fassent partie du système, et en définitive le soutiennent, nous *vivons* dans un monde construit sur le capital, sur la propriété privée des moyens de production, et nous *vivons* dans un monde où l'esclavage salarié et l'esclavage par la dette, les deux piliers sur lesquels est construit le capitalisme, ont fait de la terre un désert, grâce aux efforts de nos propriétaires et de nos créanciers. C'est pourquoi, malgré les limites désastreuses et la nature intrinsèquement tyrannique du socialisme et du communisme, la tradition marxiste a beaucoup à nous apprendre.

Mais. Ni les surhommes mondialistes ni la branche capitaliste du système ne sont la cause ultime de nos maux, pas plus que les « migrants », ou « mes parents », ou « les flocons de neige », ou « le communisme », ou « Trump », ou « le diable », et les gens qui pensent que de tels effets secondaires isolés *sont* la cause « derrière tout ça », qui passent leur vie à se concentrer exclusivement sur la lutte contre le capitalisme, sur les oligarques, les milliardaires, les banques ou n'importe quel méchant de leur choix, s'assurent que, au mieux, le *vrai* problème leur échappe.

Ici, nous pourrions mentionner tout particulièrement « la gauche », ce groupe de personnes qui consacrent leur énergie à obtenir un salaire plus équitable pour les couturières du Bangladesh, à défendre les intérêts des minorités, à promouvoir ce qu'ils appellent la « démocratie », à essayer de sauver le plancton marin, à critiquer le rouleau compresseur militaire américain et à lutter contre les propriétaires terriens cupides et « non démocratiques ». Non pas que ces menaces soient irréelles, mais, dans l'ensemble, en attaquant ces cibles on détourne le feu de la véritable source de nos problèmes, et c'est pourquoi le gauchisme (sous *toutes* ses formes) est pour le système le moyen *le plus* efficace de se protéger et de se perpétuer.

De toute évidence, la « droite » n'est pas plus près de voir les choses clairement, obsédée qu'elle est par le contrôle de l'incontrôlable (les gens, la météo, le marché), l'exclusion de ce qui ne peut l'être (les minorités, les étrangers, les femmes), l'accaparement du moindre kopeck de la planète et la tentative de retour à un monde perdu à jamais. La gauche et la droite sont perpétuellement en désaccord sur la façon d'organiser la société, se critiquant constamment l'une l'autre — la gauche se concentrant sur la cupidité monstrueuse et l'étroitesse d'esprit de la droite et la droite sur l'hypocrisie morale de la gauche et son insipidité destructrice d'individualité — mais aucune d'entre elles n'est intéressée si peu que ce soit par le vrai problème. Et quand elles sont confrontées à une menace *visant* le vrai problème, elles oublient leurs différences et s'unissent instantanément pour l'écraser.

Quel est donc le vrai problème ? Quelle est la « forêt » que si peu de gens peuvent regarder en face et qui se trouve, en fin de compte, derrière tous les terribles « arbres » qui occupent leur attention ? Quelle *est* cette chose que servent la droite et la gauche et qui dirige leurs vies et les nôtres ? Quelle *est* la cause de l'horreur que nous voyons autour de nous — et ressentons en nous — et qui, comme beaucoup d'entre nous en ont la certitude aujourd'hui, ne peut qu'empirer ? C'est le système technologique, et c'est l'ego humain qui l'a construit et entretenu. Je vais me répéter. L'horreur, le monde cauchemardesque dans lequel nous vivons, appelé à devenir de pire en pire en pire, est le résultat du système technologique contre nature que nous avons construit et, plus profondément, de l'ego qui l'a construit et qui continue à l'entretenir et à le défendre. Tant que nous n'aurons pas compris cela et agi en conséquence, nous n'arriverons à rien, que ce soit collectivement ou individuellement.

Par « système technologique », j'entends la machine-monde industrielle et technologique contre nature qui nous entoure. Le « matériel » de cette machine est le monde de fer et d'acier, charbon et pétrole, plastique et polycarbonate, fil de cuivre et fibre optique, diode et microprocesseur, bateau et avion, ordinateur et smartphone, route et rail, etc. C'est la *substance* artificielle de la modernité qui nous entoure ; tous les moteurs, usines, instruments, ordinateurs et outils divers du monde. Le « logiciel » de la machine, ce sont toutes les institutions modernes que nous connaissons — les prisons, écoles, universités, tribunaux, bureaux, etc. — et les informations sur lesquelles ces organisations « tournent » — les idées, idéologies, théories et croyances nécessaires pour que tout fonctionne ; l'ensemble des organisations *intangibles* et processus organisationnels qui actionnent les outils du monde, et tous les faits nécessaires pour les construire, entretenir et justifier.

Pendant plusieurs milliers d'années, et même jusqu'à une date récente, il était possible d'échapper à l'emprise du système technologique, mais par la suite, au terme de centaines de générations, et après de nombreux revers et fissures, à travers lesquels les personnes libres ont pu se glisser un jour, tout s'est « assemblé ». Ce processus de consolidation final a commencé aux quinzième et seizième

siècles, avec une avancée massive de la puissance du « logiciel » du système, puis, lors de la révolution industrielle des XVIIIe et XIXe siècles, de son « matériel ». Enfin, il y a une cinquantaine d'années, toutes les entraves à un système mondial complet ont été supprimées, et nous avons été précipités vers l'état dans lequel nous nous trouvons aujourd'hui, aux portes d'une dystopie technologique complète, si envahissante qu'elle habite littéralement la psyché de ceux qui en font partie, de sorte qu'il devient, pour les gens des machines, absurde de *parler* de liberté. La liberté par rapport à quoi ? La prison et le prisonnier ne font plus qu'un.

Maintenant, il est essentiel de comprendre que même si, comme je l'ai dit, il y a des gens responsables de tout cela — en particulier les propriétaires du système, mais aussi sa classe gestionnaire, ses universitaires, ses médecins, ses prêtres, ses journalistes, etc. — et même si ces gens doivent (et vont) être tenus responsables de leur violence monstrueuse et de leur lâcheté, le système lui-même est, dans une large mesure, *autonome*. Il a ses propres priorités et exigences objectives auxquelles ses serviteurs humains *doivent* obéir.

Pour prendre un exemple récent, pourquoi a-t-on récemment mis à niveau les technologies de communication du monde développé vers la « 5G » ? Personne n'en a vraiment besoin, personne n'en veut vraiment, sauf peut-être quelques technolâtres cinglés. L'internet fonctionne bien, trop bien en fait, mais nous n'avons certainement pas besoin qu'il soit cent fois plus rapide. Alors qui en a besoin ? Nous pouvons certainement dire que les entreprises technologiques en ont besoin, dont le pouvoir et les profits dépendent de l'« innovation » permanente, et nous pouvons certainement dire que les États en ont besoin, car ils ont besoin de systèmes internet ultrarapides pour surveiller et contrôler plus facilement leurs citoyens. Mais la chose la plus importante à comprendre est qu'*en dernier ressort*, le développement du système technologique *lui-même* « nécessite » la 5G. À mesure que le système devient de plus en plus complexe, de plus en plus envahissant et, par conséquent, de plus en plus destructeur, ses systèmes de communication nécessitent de plus en plus de puissance — c'est pourquoi il *doit* disposer de la 5G. Ensuite, dès qu'un État ou une institution adopte cette technologie, et contrôle plus « parfaitement » son environnement grâce à elle, alors *tout le monde* doit immédiatement faire de même pour ne pas se laisser submerger.

La technologie fonctionne de cette manière depuis qu'elle a pris le contrôle des affaires humaines, il y a plusieurs milliers d'années. Chaque fois qu'un outil ou un processus fondamental s'est développé au point de devenir trop puissant ou trop complexe pour être contrôlé par des êtres humains individuels (ou des communautés locales), il a imposé à la société un changement complet afin de s'adapter à ce changement. Lorsque, par exemple, un aspect de la société britannique s'est industrialisé — les usines de coton — un grand nombre d'aspects connexes ont dû être industrialisés, parce qu'il n'est pas possible d'avoir des tissus machinés sans puissance machinale, sans transport machinal ni esprits-machines. Chaque étape de chaque « progrès » nécessite un développement parallèle de toutes les autres technologies, sans parler des pensées, des sentiments et des modes de vie des personnes qui doivent utiliser ou être soumises à l'utilisation de ces technologies. Il en résulte toutes sortes de problèmes imprévus qui nécessitent ensuite des solutions technologiques supplémentaires.

Parmi les problèmes actuels, citons le famélique pouvoir des entreprises technologiques et des bureaucrates, l'anéantissement de la nature, la suprématie de la loi du troupeau domestiqué (alias la

« démocratie »), la mort de la culture (et de la nuance), la ruine des enfants et la corruption de l'innocence, l'humiliation de la parole, le déclin de la communauté et de la convivialité, l'anéantissement de la dignité humaine (en particulier celle qu'on peut trouver dans un travail artistique et artisanal ayant du sens), l'inégalité vertigineuse, le comportement tyrannique de nos institutions et la futilité creuse et sans but de l'existence moderne.

Tout cela est finalement le résultat du système technologique⁵. Les propriétaires de droite prennent des décisions critiques, tout comme les gestionnaires de gauche ; mais c'est le système lui-même qui les commande. Les gens se plaignent du dépérissement des valeurs traditionnelles, de l'augmentation de la criminalité, de leurs enfants sans cœur, de leur vie stressante, de ces fichus immigrés qui grignotent la ville, de la violence policière et du racisme, de la mauvaise qualité des biens et des services et de la frustration exaspérante qu'ils éprouvent à essayer de joindre quelqu'un qui puisse les aider, et ils s'emparent alors de la cause la plus proche de ces facteurs, sans s'apercevoir qu'ils résultent *tous* du fait de vivre dans une machine qui produit *inévitablement* ces résultats.

Prenons un autre exemple, l'immigration. Au cours du siècle dernier, le système technologique a exigé qu'une énorme quantité de personnes fassent la navette à travers le monde, c'est pourquoi elles le font. Que tant de gens ordinaires n'aiment pas que les lieux où ils vivent soient submergés d'étrangers, ou que leurs familles soient fragmentées et leurs traditions diluées, ne pèse pas dans la balance. Le système technologique en a besoin, donc tout le monde doit s'y faire. C'est pourquoi, lorsque le système a commencé à avoir besoin du déplacement massif des personnes, la « tolérance », la « diversité » et l'« inclusion » ont pris une importance religieuse et que le « racisme » — qui désigne ici diverses formes de désaccord social — a reçu le même statut que le blasphème et le culte du diable à l'époque médiévale.

Ou prenez un autre exemple, la destruction totale de l'innocence et de la liberté de l'enfance — et donc de la santé mentale. Là encore, le système technologique l'exige. Il *faut* que les enfants soient rigoureusement éduqués dans ses procédures et ses valeurs, et il *faut* maintenant qu'ils interagissent avec la « société » à travers l'écran. Ceci, combiné à la terreur des parents face au monde réel et à une prime sociale à la permissivité « non -violente » — qui sont également des conséquences du système technologique — se conjugue pour créer les singes de laboratoire malades, sans culture et égocentriques que nous appelions autrefois nos enfants.

Ou encore, considérons le contrôle social. La plupart des pays occidentaux se dirigent, par le biais de passeports vaccinaux, vers une société chinoise de type crédit social, dans laquelle les citoyens, évalués en fonction de leur fiabilité ou de leur contagiosité, sont automatiquement disciplinés et contrôlés par des systèmes de surveillance invasifs. Même en Chine, ce système n'en est qu'à ses débuts ; les « commodités » technodystopiques à venir — monnaies numériques, laissez-passer intelligents pour se déplacer, systèmes de « sécurité » automatisés, abolition définitive de toute forme de communauté physique — seront bien, *bien* pires, et éteindront définitivement l'esprit humain. Pourquoi ? À ce stade, seuls les fous, les crétins et les invertébrés croient que c'est pour notre santé et notre sécurité. Mais cela ne se produit pas non plus, *en fin de compte*, parce que des hommes-démons machiavéliques conçoivent consciemment un monde de mort dans la vie. Encore une fois, il y a de

5 Et de l'ego qui l'a construit et l'entretient, dont il est question ailleurs.

tels monstres au sommet de la pyramide du mal, et ils *ont* un contrôle significatif sur les banques, les sociétés d'investissement et autres, et ils *auront* ce qu'ils méritent, mais tout cela ne se produit pas seulement à cause de gens malfaisants, mais parce que le système technologique *lui-même* exige un monde de prison technofasciste. La supermachine est *par nature* instable, artificielle et antihumaine, ce qui signifie que plus elle devient puissante, plus elle *doit* contrôler les choses de manière rigide (et transformer les gens *en* objets contrôlables) pour que tout reste en place.

Ou alors, il y a « le problème des femmes » — c'est ainsi que l'on appelait le féminisme lorsqu'il est apparu au XIXe siècle, lorsque l'industrialisation a forcé les femmes à entrer dans le domaine masculin, où elles ont été confrontées à une forme d'assujettissement radicalement différente de ce qu'elles avaient connu. Avant l'industrialisation, les femmes avaient souvent autant de pouvoir que les hommes, contribuant à la richesse du foyer et contrôlant ses dépenses. Lorsqu'elles se sont retrouvées dans la situation inédite et désagréable de recevoir des ordres dans leur travail, elles ont répondu par le « féminisme ». Ce « féminisme » a ensuite été utilisé par le système, au cours du siècle et demi qui a suivi, pour contraindre les femmes à participer à une économie sur laquelle elles n'avaient et n'ont toujours aucun pouvoir *significatif*. Le seul « pouvoir » qu'elles ont pu obtenir est réservé à celles qui se fraient un chemin jusqu'à la montagne d'excréments appelée « carrière », un processus qui a corrompu ou compromis la féminité qu'il était censé libérer. Enfin, comme le système technologique a dépassé le soi tout entier, non seulement le genre, mais le sexe *lui-même* a été aboli, la différence sexuelle étant un obstacle pour les fantômes indifférenciés et sans corps exigé par le système virtuel. En d'autres termes, le système technologique a créé « le problème de la femme » et l'a résolu en *effaçant la femme*.

Prenons un dernier exemple, subtil, mais terrifiant. Les gens perdent la tête. Il y a plusieurs raisons à cela, mais l'une d'entre elles est qu'ils sont, nous sommes, en train de devenir superflus. Je ne veux pas dire qu'ils perdent leur emploi — ce dont il faudrait se réjouir — je veux dire qu'ils deviennent inutiles, redondants, pas seulement incapables de faire quoi que ce soit avec quelque compétence que ce soit, mais aussi incapables de contribuer de manière significative à la société et punis pour avoir même essayé. Cela conduit inévitablement à d'horribles sentiments de futilité et de dépression, que les gens sont encouragés à attribuer à toutes sortes de raisons (principalement la « maladie mentale »), à l'exception de la vraie : le système technologique, qui *doit* expulser autant d'humains que possible de ses opérations ou, si cela n'est pas possible, expulser les qualités véritablement humaines — telles que la créativité, la générosité, la solidarité, etc. — des gens qui restent à l'intérieur de lui. Ces qualités ne peuvent pas être contrôlées et, le plus souvent, elles perturbent le bon fonctionnement de la machine. Elles ne peuvent donc pas être autorisées, ce qui explique pourquoi seuls les hommes-machines parviennent au sommet du système technologique ; des humanoïdes sans compassion, lâches et hyperrationnels.

Les propriétaires et les gestionnaires peuvent parfois avoir besoin de beauté dans leur vie, ils peuvent apprécier la spontanéité et la générosité, ils peuvent aimer la nature sauvage, ils peuvent avoir toutes sortes de qualités humaines. Il est peu probable que ces qualités soient nombreuses ou qu'elles soient d'une grande profondeur — car ce sont les « moindres d'entre nous » qui dirigent — mais il pourrait y avoir *quelque chose* de bon *quelque part* dans tout cela. Le système, cependant, n'a que faire du bien. Rien. La beauté radicale, l'innocence et l'honnêteté, l'intégrité et la décence, l'originalité authentique, la générosité sans arrière-pensée, la sauvagerie ingouvernable, l'intensité, l'amour

inconditionnel et la justice sont autant de *menaces* pour le bon fonctionnement de la machine, et c'est pourquoi toutes ces choses disparaissent de nos vies. Pendant les cinquante dernières années, les enfants sont devenus plus terre-à-terre, l'art plus grossier, les acteurs (« chroniqueurs du temps ») ont perdu en caractère, les femmes en sensibilité, les hommes en dignité, la nature s'est encore éloignée de nos seuils et le cœur humain s'est presque entièrement rétréci et desséché. Non que l'époque antérieure ait été un paradis. Bien sûr que non. Mais il était beaucoup plus facile de trouver les bonnes choses dans le monde.

Tous les problèmes que j'ai mentionnés jusqu'ici — toutes les terribles misères auxquelles nous sommes confrontés dans le monde — peuvent être expliqués comme une conséquence directe ou indirecte du fait de vivre au sein du système technologique planétaire et d'être obligés de le servir. Mais très peu de gens peuvent voir cela, parce que le ressentir pleinement, dans toute son horreur, reviendrait à dévoiler leur dépendance égotique au système. Ils veulent mettre fin aux confinements ou au biofascisme, ou à la destruction de la nature, ou à l'abus des femmes — et c'est très bien, mais cela revient pour un médecin à traiter votre cancer en prescrivant des analgésiques pour y remédier. Qui ne soutiendrait pas le médecin ? Qui ne prendrait pas les analgésiques ? Mais si nous ne traitons pas la *racine* du cancer, la cause personnelle et collective, le cancer nous rongera *toujours*.

Considérons l'histoire suivante. Un homme peu sûr de lui, avide de richesse et de pouvoir — appelons-le Tom —, accepte un emploi stressant au cœur d'une ville. Tom n'a aucun accès à la nature sauvage, aucune communauté autour de lui pour en parler — seulement des collègues de travail et un conjoint — et il travaille sans relâche dans la ville à une tâche essentiellement inutile, sans temps libre pour découvrir et pratiquer des activités riches de sens. Il est complètement dépendant d'une armée d'étrangers spécialisés qui le nourrissent, l'habillent, le transportent, le divertissent et le protègent, et d'un système technologique d'une complexité incommensurable pour communiquer avec sa société, qui, en fait, n'est plus une société du tout, mais une série d'algorithmes se faisant passer pour une société. Après avoir « vécu » ainsi pendant une dizaine d'années, Tom devient malade et malheureux et commence à s'occuper de sa maladie et de ses problèmes de santé mentale. Il a mal au ventre, alors il prend des analgésiques ou modifie son régime alimentaire ; il est stressé, alors il médite ou part en vacances ; il s'ennuie, alors il regarde un film ou se drogue ; il se sent seul, alors il utilise les médias sociaux ou fréquente une prostituée ; il est en colère, alors il critique le gouvernement ou participe à une manifestation... et ainsi de suite. Il considère tous les problèmes isolément. À aucun moment, il n'identifie le système technologique comme étant le problème. Pourquoi ? Parce que la prison et le prisonnier ne font qu'un.

J'ai choisi ici un exemple assez grossier, que certains lecteurs ne manqueront pas de rejeter comme étant l'un d'« eux », mais tout le monde au sein du système technologique y est attaché de la même manière, de l'homme d'affaires de droite le plus agressivement indépendant à l'auteur de gauche le plus tendance et écoradical, du milliardaire le plus riche, au sommet de la technopyramide, en passant par tous les intellectuels, penseurs et professionnels, jusqu'aux travailleurs ordinaires et aux pauvres. Tous y sont attachés, jusqu'à la racine, ce qui explique pourquoi tant de gens, dans toutes les classes de la société, sont perturbés par une *véritable* indépendance. Le socialiste qui veut « une société plus juste », « une ville écologique » ou « un monde civilisé » — nous pouvons ne pas aimer ces gens, mais nous les comprenons. Le fou qui ne *veut* pas d'une société, d'une ville, d'une civilisation est incompréhensible. C'est l'œuvre du diable.

Toutes les insécurités et envies égotiques de l'homme, sa conformité docile et sa passivité engourdie, son besoin agité de stimulation sont branchés, en tout point, sur le système technologique, se manifestant comme sa vie entière. Il ne peut pas voir la situation dans son ensemble, car pour la voir, il faut que *tout* change. Pas seulement telle ou telle activité ou habitude, mais *tout*, tout son être et, par conséquent, tout son mode de vie. Il continue donc à identifier tel ou tel problème et à rechercher telle ou telle solution isolée, à court terme, jusqu'à sa mort.

Ceux qui possèdent et gèrent le système savent bien que les gens sont comme ça, et ils veillent donc à ce que les problèmes soient présentés sans contexte et que les solutions se résument à soulager les peurs et le stress immédiats, tout en s'assurant que la masse passive est prise dans la panique du jour et n'est que trop disposée à sacrifier davantage de sa liberté et de sa dignité pour une solution à court terme ; un peu moins de peur, un peu moins d'insécurité. C'est ainsi que le mal se développe, en offrant le moindre de deux maux jusqu'à ce que tout le bien ait disparu.

Cela ne signifie pas qu'avant ou en dehors du système technologique, les hommes et les femmes n'étaient ou ne sont pas capables d'être avides, égoïstes ou stupides ni que les hommes et les femmes notablement indépendants du système sont nécessairement des parangons de vertu. Ce que cela signifie, c'est que, naturellement, l'égoïsme a *aussi* ses limites ; il est bridé par les gens qui nous entourent et par les limites de la société qui nous entoure, qui empêchent l'égoïsme de ruiner nos vies ou celles de nos semblables. Lorsque le système contre nature atteint la taille, l'étendue, le caractère envahissant et la puissance du monde moderne, il n'y a pas de limite à la mesure dans laquelle l'ego peut s'en nourrir ou être nourri par lui.

Ce que je veux dire, c'est que les possibilités de dépendance, d'évasion, d'irresponsabilité, etc. sont pratiquement illimitées dans un système pleinement développé. De plus, du fait de l'habileté du système à satisfaire l'ego, à flatter ses vanités, à excuser ses peurs et à nourrir ses pulsions les plus basses, il est presque impossible aux hommes et aux femmes de résister à sa pénétration insidieuse dans leur vie. Le système offre constamment des micromoments de gloire sur les réseaux sociaux, récompense l'échec, endort les hommes et les femmes avec le chauffage central, les smartphones, les jeux vidéo, les antidépresseurs, les Pringles et le porno sans fin, récompense ceux qui se conforment, qui se plient, qui sont obéissants et soumis, rend impossible d'affronter pleinement la douleur, la saleté, la perte ou le dur labeur, fait passer la vanité, la lâcheté et la malveillance pour des maladies mentales ou même pour des valeurs appréciables et rend l'amour complètement inutile. Tout cela, ainsi que les divers mythes illusoire que le système fournit à ceux qui dépendent de lui (principalement celui que la qualité de vie était inférieure à l'époque précivilisée, ou même prémoderne), lâche la bride à l'ego égoïste, ce qui, comme en témoignent les enfants gâtés partout dans le monde, nous transforme tous en égocentriques monstrueux, en lâches pitoyables et en veules toxicomanes, et nous retourne *contre* nos propres mères⁶.

Rejeter complètement le système peut sembler une idée amusante, mais quand le fait d'exprimer vos doutes — et plus encore de faire quelque chose pour y remédier — menace votre solde bancaire ou votre emploi, vous devez soudain faire preuve de « prudence » et de « précaution ». C'est pourquoi presque personne n'est capable de distinguer l'arbre de la forêt, parce que dans le système avancé,

6 « Un enfant gâté n'aime jamais sa mère. » Henry Taylor.

cela signifie rejeter complètement le faux moi parasite qui a tellement submergé la conscience que rien d'autre — aucune autre qualité — ne peut être expérimenté. L'incapacité à voir la forêt, à voir la véritable cause des maux du monde, n'est pas une question d'intelligence et certainement pas de goût ou d'éducation — généralement, les personnes les plus instruites sont les plus moralement aveugles et les personnes sans goût ni formation les plus perspicaces, du moins lorsqu'il s'agit de voir la véritable nature du système. Les hommes et les femmes ne se détournent pas de la vérité du monde parce qu'ils ne peuvent pas la comprendre intellectuellement, ou par une sorte d'erreur ou d'aveuglement. Ils s'en détournent parce que voir la nature du système technologique, revient, pour l'ego, à regarder en face sa propre mort ; parce qu'il doit mourir pour être libre.

Heureusement, le système est en train de mourir, comme le fait toute chose. Lui aussi atteint ses limites (imposées par ses besoins énergétiques, qui dépassent de façon exponentielle l'approvisionnement bon marché disponible). Cela, tout comme la fameuse « fin du travail » qui se profile également à l'horizon, serait un motif de réjouissance si ces dernières étapes n'étaient pas marquées par le parachèvement cauchemardesque du système technologique. Son emprise sur nos vies sera totale. Nous serons enfermés dans une horreur dystopique que nos plus grands écrivains pouvaient à peine imaginer.

Mais pas pour longtemps.

En attendant, que pouvons-nous faire ? Si vous comprenez le problème assez clairement, la réponse est évidente. Que se passe-t-il lorsque vous percevez distinctement, pour la première fois peut-être, une mauvaise habitude dont vous n'aviez pas conscience ; par exemple, que vous ne faites pas attention lorsque quelqu'un vous parle ? Avez-vous besoin d'une solution à ce problème ? Avez-vous besoin qu'on vous *dise* ce que vous devez faire, ou est-ce évident ?

Eh bien, nous ne faisons pas attention. Si nous le faisons, nous aurions une autre vie. Nous nous libérerions aussi bien que possible et ce faisant, nous nous sentirions bien. On se sent bien quand on possède un noble but et qu'on travaille pour l'atteindre, même si objectivement on n'y parvient jamais. On se sent bien quand on surmonte ses peurs et ses désirs créés par la machine, même si on n'est jamais complètement libre. On se sent bien quand on est indépendant, même si on doit faire des compromis en cours de route.

Cela ne signifie pas que vous devez immédiatement renoncer à utiliser toutes les technologies industrielles. C'est également impossible — comme le montre le fait que j'ai écrit ceci sur un ordinateur portable — et absurdement simpliste. Le système technologique a, comme nous l'avons vu, déformé nos relations mutuelles, il nous a pris les outils simples des mains et nous a fait oublier comment les utiliser, il nous a placés sous la coupe de technocrates, de professionnels, d'enseignants, de médecins et de diverses forces de « sécurité », il a corrodé notre intelligence, nous a vidés de notre énergie, nous a rendus malades, nous a mis dans la confusion ; il nous a même privés de notre langage, s'insérant entre notre compréhension de nos vies et les moyens par lesquels nous exprimions autrefois cette compréhension de manière créative. Pour se libérer du monde des machines, il ne suffit pas d'éteindre l'ordinateur portable et de jeter le smartphone. Il ne suffit pas de combattre la machine sur un seul front, le plus évident, le plus direct — bien que cela soit aussi utile, évidemment — mais, comme elle s'est insinuée dans tous les aspects de notre vie, même dans nos pensées et nos sentiments,

chaque aspect de notre vie est une arène, un démon à vaincre, une prison à fuir — et la prison, c'est vous.

Je ne veux pas suggérer que le dépassement de soi et la révolution personnelle soient la seule façon de sortir du système technologique — évidemment pas. Ce serait de l'égoïsme chronique. Même les actes révolutionnaires que nous sommes appelés à accomplir dans le monde, une fois que nous sommes déterminés à nous libérer de son emprise sur les vies, ne sont pas suffisants (je fais référence à nos batailles sur le lieu de travail, dans les quartiers et avec les différentes institutions auxquelles nous devons faire face). Quelque chose de beaucoup plus profond est nécessaire pour abattre le système.

Il faut reconnaître ici un autre aspect qui n'est pas toujours évident dans le problème technologique, en dehors de son ampleur et de sa profondeur, un aspect qui doit aussi être pris en compte si nous voulons affronter intelligemment le monde des machines, c'est qu'il ne peut pas être réformé. *Jamais*. De même que chaque développement majeur du système génère immédiatement des développements simultanés partout ailleurs, qui s'intègrent les uns aux autres de manière transparente, de même l'autonomie et la puissance presque inconcevable du système — sans parler de la passivité visqueuse ni de l'impuissance apprise de la masse domestiquée — restent *complètement* intouchées par les ajustements fragmentaires, qui atteignent presque instantanément les limites institutionnelles du fait qu'ils menacent tout le reste du système⁷.

Nous en avons vu un exemple très intime dans la vie du pauvre Tom, qui ne peut faire face à aucun de ses problèmes parce qu'ils sont tous enracinés dans le même sol stérile. Considérez, à titre d'exemple moins personnel, ce que signifierait une réforme *significative* de l'enseignement, afin que les enfants puissent apprendre leur culture comme ils l'ont fait pendant des centaines de milliers d'années, en y participant *directement*. Pour que cela fonctionne, il faudrait que tout change — toute la société devrait devenir éducative ; elle devrait devenir un lieu où les enfants peuvent apprendre, plutôt qu'un lieu où ils ne peuvent rien faire d'autre qu'observer passivement. Et quand je dis « éducative », je veux dire véritablement éducative, permettant aux enfants de découvrir qui ils sont, plutôt que de les forcer à faire ce que le système exige. De plus, toutes les distractions et dépendances créées par le système, qui absorberaient instantanément l'attention des enfants autorisés à vivre librement, devraient être supprimées de leur vie. Tout cela signifierait la désintégration totale de tous les aspects du système.

Des considérations similaires nous empêchent de rétrograder *n'importe laquelle* de nos technologies. Imaginez ce que cela signifierait de revenir aux voitures tirées par des chevaux, aux dispositifs de chauffage au charbon ou aux systèmes d'information et de classement sur papier ou sur bande. Là encore, *tout* devrait changer. Le système technologique n'a de sens que s'il va *de l'avant*, s'il fait *plus*, s'il est *plus grand*. *Moins, en arrière* et *plus petit* sont aussi inconcevables pour les machines — et pour les esprits mécanisés — que qualitativement *différents* ou *meilleurs*. Il faut donc aller de l'avant, et ceux qui rêvent d'une utopie future *doivent* supposer qu'elle sera, avec diverses fioritures permacoles et conceptions écoharmonieuses, *plus* développée.

7 Voir Jacques Ellul, *La technique ou l'enjeu du siècle* et *Le système technicien*.

Tout cela s'applique à la résolution judiciaire de l'un ou l'autre des problèmes suivants : les armes nucléaires, la vidange des océans et l'érosion des sols, la surpopulation, le génie génétique, la prolifération des microplastiques et autres polluants, la folie généralisée (dépendance, anxiété, dépression, etc.), la mort de la culture, la mort du genre, l'incompétence généralisée, l'inégalité scandaleuse, la corruption, l'exploitation inique des pauvres ou tout autre problème que j'ai mentionné jusqu'ici. Même si l'une ou l'autre de ces choses pouvait être traitée efficacement dans un délai de, disons, cent ans — ce qui est très improbable — traiter l'un ou l'autre de ces éléments jette l'ensemble du système dans le désarroi, c'est pourquoi les défenseurs du système ne permettront tout simplement pas qu'un aspect du système change de manière significative — même s'il le pouvait — c'est pourquoi, en outre, comme tout lecteur ayant la moindre honnêteté intellectuelle le reconnaîtra, il n'y a eu aucun progrès réel pour résoudre n'importe quel problème sérieux auquel l'humanité est confrontée. *Aucun.*

Vous pouvez *croire* que quelques nouvelles lois vont arranger les choses, ou qu'on inventera une nouvelle technologie verte et que tout se résoudra comme par magie, ou qu'un mouvement anti-capitaliste vainqueur nous libérera, ou que le « bon leadership » nous sauvera tous, ou que tout ce que nous devons faire est d'interrompre la course de tel ou tel effrayant milliardaire bouffi, mais cela signifie que vous ne prêtez pas attention à l'étroite intégration du système, à l'étendue réelle du monde dévasté, ou à son caractère profondément invasif, résultat d'un processus qui, comme mentionné ci-dessus, a pris des *milliers* d'années pour atteindre sa forme planétaire actuelle. Une telle évolution ne peut être inversée en quelques années ou même en quelques décennies. Si une véritable réforme *était* possible, il faudrait des siècles pour changer la société de l'intérieur, *bien plus* longtemps que ce dont nous disposons avant que la nature et la nature humaine ne soient anéanties.

Le mieux que l'on peut (vainement) espérer est qu'un groupe de technocrates soit remplacé par un autre groupe plus branché. Un tel espoir est rarement formulé par les auteurs radicaux (de gauche, socialistes, marxistes ou pseudo-« anarchistes »), ils en sont rarement conscients, mais c'est le résultat *inévitabile* d'une réforme de la société sans s'attaquer de manière significative au système technologique. Vous pouvez avoir un paysage parsemé de fermes permacoles et de love-ins végétaliens sans propriété privée, mais si aucun mouvement significatif n'a été lancé pour s'attaquer à la machine planétaire sur laquelle la société est construite, une puissante classe technocratique et bureaucratique d'intellectuels *devra* exister pour la maintenir. Cette classe *sera* alors ce que les professionnels puissants sont toujours — des cerveaux fades et sans corps sur jambes — et *fera* ce que les professionnels puissants font toujours — dominer la société au nom de son bien-être.

C'est pourquoi l'éternelle objection à ce genre de critiques — que « la technologie est neutre », qu'elle « dépend de la façon dont elle est utilisée » — est si peu perspicace. Les technophiles supposent qu'internet est le même genre de phénomène qu'une hache en pierre, ou que la cuisson du pain dans un four est la même activité, en principe, que la fabrication de pain dans une énorme usine agroalimentaire, alors que la différence entre les machines extrêmement complexes et les outils simples n'est pas seulement une question d'échelle, mais aussi de nature. Il se peut qu'une arme nucléaire soit « neutre » dans le sens, limité jusqu'à l'absurde, où elle peut exploser ou non, mais, comme tous les appareils de haute technologie dont nous dépendons aujourd'hui, elle fait partie d'un système qui *exige* un certain type de société, à savoir la nôtre, dans laquelle l'éducation, la politique, le droit, les transports et la santé sont, et ne peuvent être, que des *questions techniques*.

De plus, *qui* va décider de la façon dont toute cette technologie est utilisée ? Il est déjà ridicule de prétendre que nous avons « le choix » de la manière dont nous pouvons utiliser les excavatrices à roue-pelle, il est encore plus stupide d'affirmer que le système technologique qui exige l'utilisation de telles machines est « neutre », mais même en acceptant ces suppositions extravagantes, il n'y a rien dans la formation des scientifiques et des ingénieurs qui leur permette de décider de la manière dont les machines hypercomplexes peuvent être utilisées, et il ne peut rien y avoir ; car non seulement on ne peut jamais trouver la morale *dans* la formation technique (« scientifique »), mais elle constitue une menace qui est obligatoirement éradiquée *par* cette formation. Donc, pourquoi la technologie serait-elle « neutre » alors que ceux qui ont le pouvoir sur elle sont assurés de ne jamais pouvoir l'utiliser à bon escient ?

Il est frappant de constater, en discutant de ces questions, à quel point les contre-arguments sont similaires à ceux des adeptes d'une religion, car il s'agit bien d'une religion. Elle a ses grands prêtres et ses fanatiques, et elle a ses croyants ordinaires et ses laïcs déçus, mais indépendamment de la conscience que les individus ont de leur technophilie, tous sont intégrés dans le système qui la produit. Nous vivons au rythme de la machine, nous nous enveloppons dans ses boucliers, nous filtrons nos sens à travers elle et, si nous en sommes propriétaires ou gestionnaires, nous en tirons notre subsistance. Nous sommes *déjà* des cyborgs, notre intelligence est *déjà* artificielle, notre réalité est *déjà* virtuelle. C'est pourquoi, même si un contemporain typique pourrait ne jamais avoir prononcé un mot pour le défendre, il s'opposera à l'idée que nous sommes prisonniers du système technologique, qu'il n'est pas réformable, qu'il n'est pas « neutre », qu'il a ses propres priorités, qu'il dirige le monde et qu'il détruit l'homme et la femme, exactement de la même manière que tous les croyants s'opposent au dévoilement de l'illusion dans laquelle ils vivent : par le silence, le ridicule, le sophisme, la peur et la violence.

Version anglaise : <https://expressiveegg.org/2021/12/29/the-technological-system/>

Version française : <https://expressiveegg.org/2022/09/29/le-systeme-technologique/>

Adieu monsieur Marx

Darren Allen (traduction : Guy Morant)

Les théories de Marx sont assez bien connues pour ne nécessiter qu'un résumé. Il commence par définir la valeur des marchandises en tant que fonction du travail nécessaire pour les produire. Ce travail, source de la dignité du travailleur, est la seule marchandise qu'il puisse vendre. Une fois que le capitaliste a acheté assez de travail pour satisfaire ses propres besoins, il exploite le travailleur – par l'oppression directe ou par les améliorations indirectes de la productivité – pour en tirer un profit. Ce profit s'accumule, rendant les capitalistes de plus en plus puissants, jusqu'à ce que la classe moyenne ait été absorbée dans la classe des travailleurs, et que toute cette masse misérable et dégradée se révolte et engendre le socialisme. Pour Marx, ce processus était à la fois nécessaire et inévitable, et c'est pourquoi il vantait le capitalisme et l'État bourgeois, dont il pensait qu'ils préparaient les conditions pour le mode de production supérieur du socialisme. C'est aussi la raison pour laquelle il vouait un culte à la production elle-même, la machinerie de la société, à laquelle il estimait que l'homme devait se soumettre jusqu'au jour où elle cesserait de le détruire. Ensuite, selon Marx, tous les antagonismes sociaux se seraient magiquement arrêtés. Le prolétariat de Marx est donc une sorte de Christ sous la forme d'une masse, « rachetant le péché collectif de l'aliénation » grâce à sa souffrance historiquement nécessaire⁸. Quelle quantité de souffrances ? Cela n'a pas d'importance. Comme le prolétariat christique va faire descendre le paradis sur terre, « mettant fin à la querelle entre l'homme et l'homme » et « résolvant le mystère de l'histoire », tout acte au service de cette attente messianique, quel que soit son degré de coercition ou de cruauté, est moralement justifié. Parce que le Dieu de l'Histoire le veut ainsi.

Marx célébrait la dignité du travail, il soutenait les actions indépendantes de la classe laborieuse, il critiquait l'État et s'opposait fermement aux privilèges hérités, mais, comme le dit Camus, « la réduction de toute valeur à des termes historiques mène aux conséquences les plus désastreuses⁹ », *précisément* à la dégradation, la dépendance, l'oppression étatique et les privilèges répugnants auxquels Marx affectait de s'opposer. Il en est ainsi parce qu'il a situé les qualités morales de ses prophéties dans des faits bruts *qui n'ont aucune signification*. Son matérialisme l'a obligé à bannir tout ce qui ne sert pas les besoins matériels de la société idéale ; le fait objectif de la « vie » que nous devons préserver. L'amour, la beauté, la vérité, la dignité, l'indépendance, le sentiment de camaraderie, tout doit être sacrifié à ce plus grand bien, cette « vie » rationnelle et utilitaire.

Les théories économiques et sociales de Marx étaient fondées sur un univers rationnellement compréhensible, régi par des lois. Elles prolongeaient l'éternelle tentative de la civilisation occidentale visant à fonder la réalité sur des lois factuelles et causales, qui a commencé avec les Grecs et les Juifs de l'âge du fer et atteint son achèvement moderne dans les œuvres de Hegel (la loi de l'histoire), Darwin (la loi de la nature) et Freud (la loi de l'esprit). Ce projet est vicié depuis ses origines, parce que la facticité et la causalité qui la fondent *ne peuvent pas* se situer dans la réalité – elles constituent des outils conceptuels, formidablement utiles, mais sans plus de réalité

8 Albert Camus, *Le révolté*.

9 Ibid.

fondamentale que les nombres. Établir une philosophie sur un univers de faits résultant de causes, ou d'objets isolés par l'esprit, condamne l'individu à être aliéné de la réalité *de* cet univers, celle qui se situe « au-delà » des représentations que l'esprit en présente. Un tel esprit est même incapable de percevoir ce qui l'entrave – il est conditionné par sa propre activité – et encore moins de remédier à ces problèmes en jouant avec la structure rationnelle matérielle économique de la société.

Philosophiquement parlant, l'activité fondamentalement aliénante de l'esprit rationnel se présente sous plusieurs variétés, qui entraînent toutes des erreurs grossières et, dans la mesure où elles gouvernent la vie d'hommes et de femmes, une violence monstrueuse. Les « variétés » auxquelles Marx s'attachait étaient le rationalisme et le matérialisme qui (exactement comme leurs contraires ostentatoires l'empirisme et l'idéalisme) ignorent ce que le non rationnel et l'immatériel peuvent nous apprendre, restreignant l'histoire de l'humanité à un processus essentiellement mécanique qu'on ne peut expliquer que par des *lois* artificielles et rationnelles. Comme tous les gestionnaires rationnels, Marx n'avait absolument aucun intérêt pour l'ineffable, le paradoxe, l'ingouvernable, l'insaisissable ou l'individu qui incarne de telles *qualités*. Il n'avait d'intérêt que pour le *quantitatif*, la masse matérielle ; il était motivé par des fins totalement mécaniques et utilitaires, la satisfaction des besoins naturels, qui doit être atteinte avant de s'intéresser à toute autre valeur farfelue comme, par exemple, la liberté ou la paix de l'esprit. Pour Marx, « la liberté » et « la paix » devaient commencer par la domination rationnelle de la nature et trouver leur réalisation dans le développement de la technologie industrielle, seule façon, selon lui, de gagner la guerre contre la rareté, ce *manque* impossible à satisfaire avec lequel tous les humains sont nés.

Pour Marx, l'histoire était une machine téléologique, ou orientée vers la finalité, visant à une société sans classe à laquelle les divers antagonismes que renferme la société *devaient* inévitablement aboutir. Un tel paradis n'était pas fondamentalement différent du paradis judéo-chrétien standard, promis, mais constamment différé, qu'il rejetait. À cette fin, Marx vantait continuellement le développement du capitalisme – même s'il aboutissait à l'extrême déchéance des travailleurs. Marx défendait l'insistance de David Ricardo sur la production pour la production, sans considération pour l'humanité, comme étant « absolument juste ». Suivant le nationalisme quasi fasciste de Hegel, pour qui l'individu était un moyen « subordonné » et consommable au service d'une fin étatique, il a *fait l'éloge* du saccage de l'Inde par l'Angleterre, écrivant dans son essai « La domination britannique en Inde » que l'empire anglais était « l'outil inconscient de l'histoire » et que nous pouvions regretter les crimes des Britanniques ou l'effondrement d'un empire ancien, mais que nous avions la consolation de savoir que cette torture grotesque finirait par « *nous apporter un plaisir plus grand* ». Il était pareillement sanguinaire concernant la colonisation des États-Unis par l'Europe. De tels événements étaient des étapes nécessaires dans le processus historique linéaire, soumis à des lois, envers lequel il était engagé.

Pour Marx, seuls les processus mécaniques et rationnels avaient le moindre intérêt. Il disqualifiait entièrement la conscience (atemporelle ou non) en tant qu'agent historique. Les marxistes ultérieurs tentèrent de faire entrer par la petite porte la conscience ou ses manifestations dans la culture, les croyances, le droit, etc., ou bien cherchèrent à comprendre la société comme un tout, s'appuyant dans les deux cas les lois déterministes de Marx et les fondements mêmes du marxisme. Marx lui-même n'avait aucun intérêt pour l'exploration de réalités non historiques, non causales et non factuelles, ce qui explique pourquoi, au-delà de son analyse pénétrante des effets aliénants de l'économie capitaliste

sur la psyché humaine, il n'avait *rien* de significatif à dire sur l'amour, l'art, la mort, la réalité, la moralité ou tout autre élément d'intérêt vital pour les êtres humains. Sa vision du changement révolutionnaire, un processus sans âme, mécanique, qui doit glisser le long des rails du destin, était une trahison de la nature humaine libre, qui *devait* être sacrifiée aux besoins matériels de l'histoire.

Pour Marx, le besoin utilitaire de satisfaire ses besoins – qui se manifeste dans l'économie, le mécanisme par lequel de tels besoins sont satisfaits à grande échelle – était *le* facteur déterminant des affaires humaines. La pensée, la perception, l'instinct, la croyance, l'inspiration étaient d'abord subordonnés au besoin de manger, dormir et se tenir chaud, et plus tard, quand les sociétés grandissaient, au besoin de cultiver des champs, construire des maisons, fabriquer des pantalons, etc. Apparemment, notre premier besoin n'est pas d'être conscients, de penser, de croire, d'avoir des instincts et d'avoir *l'inspiration* de chasser, cuisiner, faire du feu, écrire des livres, carreler des sols ou gérer des restaurants. Non que les besoins matériels et l'économie n'expliquent pas la plus grande partie du monde, ou ne façonnent pas les attitudes humaines – manifestement ils le font –, mais postuler que les faits matériels et économiques seraient le facteur déterminant unique ou originel de la vie humaine réduit l'homme à n'être qu'un composant d'une machine historique matérielle, ce qui n'est pas seulement une conception cauchemardesque de l'humanité, mais une affirmation intuitivement fautive – au moins pour toute personne assez consciente pour expérimenter sa propre réalité intérieure – logiquement sans fondement – car les qualités auxquelles aspire le marxisme ne peuvent être trouvées dans les faits rationnels sur lesquels il est fondé – moralement répugnante et empiriquement fautive – ce qui se passe en réalité ne correspond simplement pas aux prédictions de Marx. Par exemple, il avait la conviction que la paupérisation du prolétariat l'amènerait à se révolter contre l'oppression capitaliste. Pour autant que nous le sachions, cela n'a pas eu lieu et ne s'annonce pas ; l'homme *intègre* le monde capitaliste dans un état de soumission qui ne fait qu'empirer tandis que la pauvreté l'abrutit et l'affaiblit (particulièrement dans le tiers-monde), que le professionnalisme l'estropie et le désoriente, que la technologie le domestique, le distrait et l'endort avec les compensations qui lui sont offertes par l'État providence – un mécanisme quasi socialiste qui résonne parfaitement avec l'autoreproduction du capitalisme.

La soi-disant « base réelle » (expression de Engel) sur laquelle Marx a établi ses lois de l'histoire a conduit à quatre conséquences désastreuses liées entre elles : l'étatisme, le réformisme, la technophilie et le professionnalisme. L'étatisme – la création d'un État socialiste qui serait ensuite renversé par le prolétariat – était, selon Marx, une étape indispensable sur la route du communisme. C'est pourquoi il exigeait, de manière à peine croyable, que la bourgeoisie vienne d'abord à la barre. Comme de nombreux socialistes et communistes après lui, il a vaguement fait allusion à l'espoir qu'un jour l'État dépérisse, mais de même que toute autorité tyrannique promet une liberté qui ne vient jamais, cette évolution ne pouvait être atteinte qu'en autorisant tous les types de crimes sur les gens ordinaires (car les crimes *n'existent pas* au royaume des faits nus) et en donnant au préalable le pouvoir aux experts qui géreront le mécanisme d'État pour le « bien » du peuple. Marx ne semblait pas anticiper que ce parti puisse gérer (et *gère*¹⁰ de façon répétée) l'État pour ses *propres* intérêts, ni que le légendaire paradis sans État de la classe laborieuse prédit par lui contiendrait d'épouvantables antagonismes sans rapport avec les classes, ni que le progrès technologique prérequis selon lui pour

10 À commencer, bien sûr, par le « parti d'avant-garde » de Lénine.

satisfaire les besoins d'un tel État puisse le boursoufler d'une technobureaucratie centralisée, possédant à nouveau ses *propres* intérêts.

En réalité, Marx n'avait aucune intention de réduire l'État, il souhaitait juste le réformer de l'intérieur. C'est pourquoi, dans le Manifeste du parti communiste, son programme « radical » en vue du changement révolutionnaire, il ne demandait, en fait de réformes concrètes, qu'une taxe sur les héritages, un impôt sur le revenu progressif et la centralisation du crédit et des communications. Michel Bakounine qui, comme tous les anarchistes dignes de ce nom, a tenté de se débarrasser de l'État en *se débarrassant réellement de lui* s'est opposé bec et ongles à ce gradualisme faible et égoïste :

Marx est un communiste autoritaire et centraliste. Il veut ce que nous voulons : le triomphe complet de l'égalité économique et sociale, mais dans l'État et par la puissance de l'État, par la dictature d'un gouvernement provisoire très fort et pour ainsi dire despotique, c'est-à-dire par la négation de la liberté. Son idéal économique, c'est l'État devenu le seul propriétaire de la terre et de tous les capitaux, cultivant l'une par des associations agricoles, bien rétribuées et dirigées par des ingénieurs civils et commanditant au moyen des autres toutes les associations industrielles et commerciales. Nous voulons ce même triomphe de l'égalité économique et sociale par l'abolition de l'État et de tout ce s'appelle le droit juridique... nous voulons la reconstitution de la société et la constitution de l'unité humaine, non du haut en bas par une autorité quelconque et au moyen de fonctionnaires socialistes, d'ingénieurs et d'autres savants officiels, mais de bas en haut par la fédération libre des associations ouvrières de toutes sortes, émancipées du joug de l'État.¹¹

Dans la reconstruction de la société par le haut selon Marx, la nature et la nature humaine continuent d'être dominées, désormais au nom du peuple, par des politiciens technocratiques, avec l'objectif différé de se débarrasser de l'État autoritaire. Les socialistes escamotent le fait embarrassant que la domination autoritaire persiste et continue de ruiner ce qu'elle était censée libérer, et que rien d'essentiel n'a changé. Pour prendre un exemple décisif, dans une société communiste, « le travail » était censé être libéré. Voici l'idée : la prise de contrôle du système industriel de production développé dans une économie capitaliste, avec tous ses spécialistes et leurs théories et tous ses techniciens et leurs machines, devait engendrer quelque chose de fondamentalement différent. Dans le vrai monde, c'est une ambition ridicule. Une machine capitaliste qui, comme Marx lui-même nous l'a dit, exerce un contrôle total sur le travailleur – sur l'endroit où il travaille, sur la vitesse de son travail et sur la nature des petites actions spécialisées qu'il est censé exécuter – reste la *même* machine quand elle est gouvernée par un État communiste. Elle ne peut pas agir ou être autrement. Par exemple, comment ferait une usine de meubles (le genre d'usine qui fabrique des kits IKEA) pour accorder l'autonomie au travailleur individuel ? Comment le travailleur individuel pourrait-il prendre le contrôle complet de l'appareil de production dans l'atelier, imaginé *pour* un système mécanisé, rigidement hiérarchique, est conçu *pour* discipliner mécaniquement la force de travail ? L'usine est construite pour produire le plus grand nombre de biens au coût le plus faible et à la vitesse la plus élevée ; c'est à cela que servent ses machines. Comment pourrait-elle être utilisée pour produire des biens de haute qualité faits à la main au rythme choisi par le travailleur individuel, permettant à ce travailleur

11 Michel Bakounine, *Lettre aux internationaux de Romagne*.

d'exercer de façon autonome son intelligence discriminante dans tout le processus de fabrication ? Comment l'usine IKEA pourrait-elle être amendée, sous la gouvernance socialiste, en un atelier artisanal à petite échelle ?

Elle ne l'est pas et ne peut l'être. L'usine, telle qu'elle est, doit être détruite – en fait, le système manufacturier tout entier. Et pas seulement son architecture physique et ses machines, mais aussi ses structures idéologiques et organisationnelles, la *division de l'activité de travail* en un millier de tâches hyperspécialisées et la *division des finalités du travail* dans le travail intellectuel du gestionnaire et l'asservissement débilitant du travailleur à la machine. D'une manière ou d'une autre, il est possible de refondre magiquement tout cela, sous une gouvernance communiste ou socialiste, en une totalité recommandable, bien que personne ne sache comment. Les marxistes et les socialistes *espèrent* seulement que toutes les tâches séparées que demande, par exemple, le système industriel de fabrication de gâteaux (un homme sur la machine à mélanger, un homme sur la machine à cuire, un homme sur la machine à découper, un homme sur la machine à mettre en boîte) se dissoudront d'elles-mêmes, d'une manière ou d'une autre, dans l'activité autonome d'un simple pâtissier, et que la classe gestionnaire, une fois libérée des pressions que lui imposent les propriétaires capitalistes, prêtera main-forte aux robots qui suivent ses ordres, se laissant avec joie requalifier par eux pour marcher en triomphe vers une société moins technologique qui rendra obsolètes les compétences spécialisées du gestionnaire et le pouvoir qu'elles fondent. On nous demande d'imaginer que la technologie bureaucratique exigée par la machine industrielle mondiale renoncera à ses pouvoirs quand la machine sera retirée des mains des propriétaires d'entreprises privées et donnée à l'État socialiste, et que les centrales nucléaires, les navires à containers propulsés par le pétrole et les usines de plasturgie seront alors reconvertis pour servir des économies locales peu gourmandes en énergie.

Pour tous ceux qui sont capables de l'examiner sans les filtres idéologiques déformants du gauchisme, cette idée est une croyance *religieuse* ridicule et puérile. Une immense usine industrielle ne peut pas davantage être reconvertie pour le bénéfice de l'homme qu'un tracteur ne peut être modifié pour labourer un jardin. Et de même que la *terre* doit être remodelée pour répondre aux besoins du tracteur, l'*homme* doit être remodelé pour répondre aux besoins de l'usine, ce qui explique pourquoi l'homme d'usine (y compris la classe gestionnaire des docteurs, juristes, journalistes, etc. qui peuvent ne jamais mettre les pieds dans une usine) est si disposé à perpétuer le système à haute technologie de l'usine, et résiste à l'idée que si on veut que l'homme prenne le contrôle de l'usine, *toute l'usine doit être détruite et ensuite reconstruite pour l'homme* – et pas seulement une usine, mais *tous* les systèmes interconnectés qui la nourrissent et s'en nourrissent. Les esprits manufacturiers sont épouvantés par une telle notion. Ils comprennent qu'une menace radicale au système industriel est une menace radicale à leur existence, ce qui explique pourquoi les esprits manufacturiers accueillent les critiques radicales de la technologie industrielle presque exactement de la même façon que les croyants fondamentalistes prennent les critiques radicales de leur prophète ou de leurs textes sacrés.

Marx n'avait pas la moindre idée de ce qu'implique inévitablement le « développement complet des forces productives » de l'humanité – la ruine de l'homme et l'absorption de la psyché humaine dans le cauchemar d'un simulacre auto-informé (et, ironiquement, non-matériel). Il ne comprenait pas, ou ne voulait pas comprendre, qu'un système technocratique exige une élite gestionnaire technocratique et bourgeoise. Son analyse de l'aliénation productiviste était inégalée, et encore

célébrée à juste titre, mais son obsession de l'exploitation de classe l'a rendu aveugle à l'exploitation par la masse démocratique, par le système technologique, par le pouvoir professionnel et par l'hypermonde abstrait qui parasite la réalité consciente. Marx était aveugle à l'aliénation résultant du transfert de la capacité individuelle à travailler, apprendre, parler, soigner et mourir librement dans une technosphère « dématérialisée », ou de son appropriation par une classe de techniciens (qui se disent « gestionnaires », « professeurs », « scientifiques », « médecins » et parfois « hommes d'affaires » et « politiciens »), comme le sont tous les professionnels qui, directement ou indirectement, l'ont suivi dans les allées aveugles du progrès technologique. Bakounine (et incidemment Dostoïevski) en a vu les signes avant-coureurs :

Un corps scientifique auquel on aurait confié le gouvernement de la société finirait bientôt par ne plus s'occuper du tout de science, mais d'une tout autre affaire ; et cette affaire, l'affaire de tous les pouvoirs établis, serait de s'éterniser en rendant la société confiée à ses soins toujours plus stupide et par conséquent plus nécessiteuse de son gouvernement et de sa direction.¹²

Nous nous trouvons maintenant dans l'impasse que Bakounine avait prédite et vers laquelle Marx et ses nombreux disciples nous ont dirigés, où ceux qui nous oppriment ne sont plus principalement les rois ou les capitalistes, mais les experts professionnels et techniques, et l'ahurissante supermachine qu'ils dirigent. Le pouvoir militaire et le pouvoir usufuitier des rois et des capitalistes existent toujours, mais ils ont été supplantés par le pouvoir de gestion des techniciens (qui, comme l'a démontré leur acceptation universelle des confinements et de la dernière phase biofasciste du système, sont aussi heureux que l'étaient les capitalistes et les rois de voir les classes ouvrières brutalement disciplinées) et le pouvoir d'absorption de la réalité de l'inculture virtuelle et du monde construit pour la servir.

Tout cela explique pourquoi Marx méprisait la classe sociale la moins touchée par l'industrialisation, à savoir la paysannerie. Marx (comme Platon) n'avait *aucun* intérêt pour les leçons que la nature sauvage pouvait offrir à l'homme, et préconisait en réalité la fin de la production rurale à petite échelle. Il souhaitait qu'on applique à l'agriculture « les méthodes modernes, telles que l'irrigation, le drainage, le labourage à la vapeur, le traitement chimique et ainsi de suite... » et qu'on cultive la terre « à grande échelle », dans ce que nous appellerions aujourd'hui une ferme « monoculturale ». En fin de compte, l'extermination de la nature biodiverse et des vies conscientes de ceux qu'elle nourrissait ne le concernait pas vraiment, comme elle ne concerne pas ceux qui, malgré leur pompeuse rhétorique « écoresponsable », sont toujours engagés dans la destruction de l'autosuffisance et de l'indépendance rurale. Cette engeance ne compte pas seulement les nobles propriétaires terriens et les professionnels contrôlant l'information, mais aussi le prolétariat même, dont Marx nous disait qu'il créerait une société sans classes, mais qui était et est toujours engagé, *en collusion avec la bourgeoisie et l'aristocratie technolâtres*, dans l'industrialisation de tous les aspects de la vie et de la culture, s'emprisonnant toujours plus profondément dans « le royaume de la pénurie » qui en résulte.

David Cayley résume le compte rendu d'Ivan Illich sur ce processus ;

12 Michel Bakounine, *Dieu et l'État*.

« L'homme [travailleur] s'est retrouvé dans une conspiration avec son employeur » dans la mesure où « tous deux étaient également concernés par l'expansion économique et la suppression de la subsistance. » « Cette collusion fondamentale entre le capital et le travail », poursuit [Illich], « était mystifiée par le rituel de la lutte des classes. » L'ampleur de cette affirmation est tout à fait stupéfiante. Marx avait affirmé que la classe universelle dans laquelle le capitalisme rencontre sa pleine contradiction et sa potentielle abolition était le prolétariat. Pas du tout, dit Illich – le prolétariat n'est qu'un complice dans la guerre contre la subsistance, qui est le véritable lieu de la contradiction. La nouveauté qui échappe à Marx ou qu'il prend pour acquise, c'est l'homo œconomicus, un être qu'il faut « distinguer... de tous les autres êtres humains. » La lutte des classes n'est rien d'autre qu'un rituel, et un rituel, comme Illich le définit ailleurs, est « une procédure dont le but imaginé permet aux participants d'ignorer ce qu'ils font réellement. » Ce que les antagonistes/complices de la lutte des classes « font réellement », c'est la guerre à la subsistance, par leur intérêt commun à industrialiser chaque aspect de la culture et chaque élément de subsistance – projet qui distingue l'homo œconomicus de « tous les autres êtres humains ». Les « prolétaires » de Marx, qui ont « un monde à gagner » et « rien à perdre que leurs chaînes », resserrent en fait ces chaînes en essayant d'améliorer leur position dans le royaume de la pénurie plutôt que de lutter pour la restauration des biens communs. La véritable classe universelle est celle des travailleurs de l'ombre – tous ceux qui travaillent « improductivement » dans l'ombre de la production¹³.

Marx ne se doutait pas que la classe ouvrière finirait soumise et domestiquée par le « développement de ses forces productives », que l'industrialisation de sa vie la forcerait à se soumettre au dieu de la productivité et à détruire un monde naturel dans lequel la rareté n'existe pas. Marx n'a pu prédire qu'en fin de compte, *chacun* – c'est-à-dire la psyché individuelle de chaque personne sur terre – deviendrait *inévitablement* un « moyen de production », une industrie capitaliste virtuelle avec un seul ouvrier, travaillant devant l'écran-usine auquel il serait psychologiquement enchaîné. Comment peut-on « s'emparer des moyens de production », comme Marx nous l'a suggéré, quand ces moyens de production *sont* notre propre personne ? Qui devrait s'en emparer ? Marx ne répond pas à ces questions. Non pas parce qu'il ne pouvait imaginer un monde dominé par, disons, l'internet, mais parce qu'il ne pouvait mettre en question le clergé technocratique dont il faisait partie et dont il était, en quelque sorte, le prophète fondateur.

Marx était le premier STAGVERSIF¹⁴, ou un radical professionnel, promettant la révolution, la liberté, l'égalité et autres merveilles de ce genre, mais soutenant le système et l'aidant à se développer par ses hypothèses et actions *réelles*. Il n'était pas critique à l'égard de la technologie ou de la classe techno-bureaucratique de fonctionnaires (gestionnaires, professionnels, politiciens, dirigeants syndicaux) qu'elle a engendrée, il méprisait le pouvoir des pauvres des campagnes et de la classe ouvrière (la paysannerie et le prolétariat « insuffisamment développé », tous deux superflus face aux toutes-puissantes lois de l'histoire, selon Marx) à gérer leurs propres affaires, il soutenait les guerres coloniales, tant qu'elles contribuaient à sa révolution étatiste, il était attaché à une théorie monstrueusement grossière de la vie, de l'histoire et de l'expérience humaines, et n'avait *rien*

13 David Cayley, *Ivan Illich : An Intellectual Journey*.

14 Un terme inventé par l'auteur [ndt].

d'intéressant à dire sur la vie en dehors de ça – par exemple sur la beauté, l'amour, la nature ou la mort – et postulait un avenir prophétique – un paradis séculaire, sinistrement utilitaire – qui, comme l'a souligné Nietzsche, instrumentalise inévitablement les hommes, nivelle l'humanité en une bouillie insipide au nom du « bien commun ». L'individu dans sa liberté, son mystère et sa singularité absolue, n'a aucune place dans la pensée de Marx, bien qu'il prétende le contraire. C'est pourquoi il était encensé par la presse bourgeoise, par des radicaux avant-gardistes comme John Stuart Mill, par des hommes d'entreprise, par des membres de la secte technologique, par des hommes d'affaires progressistes et par des « chefs révolutionnaires », dont Lénine, plusieurs décennies après la mort de Marx, allait devenir l'exemple le plus notoire et le plus tyrannique.

Si c'était tout, nous pourrions sans risque l'oublier, mais dans tous ces aspects essentiels, il est identique aux innombrables socialistes, communistes et prétendus anarchistes qui l'ont suivi, et c'est pourquoi, une fois retirées les quelques observations d'une valeur inestimable qu'il a faites – ainsi que celles issues de l'indispensable critique du capitalisme qu'il a initiée (par exemple celles de Braverman, Baran et Sweezy, Mumford, Ellul, Fromm, Berger et beaucoup, beaucoup d'autres) – il est si important de comprendre et de rejeter *complètement* sa théorisation grossière et hyperrationnelle (bien que peu scientifique), son autoritarisme brutalement insensible, sa politique réformiste – et étatiste – pathétiquement gradualiste, son culte monomaniacal du progrès technologique géré par la bourgeoisie, son franc mépris pour les gens ordinaires et sa célébration de la stérile machine à civiliser qui fait de nous tous des esclaves.

Adieu monsieur Marx.

POSTFACE : Le monde devient socialiste

Il n'y a pas de différence fondamentale entre le capitalisme et le communisme. Le capitalisme est l'idéologie du pouvoir privé/d'entreprise, le communisme est l'idéologie du pouvoir professionnel/étatique, mais les deux dépendent *entièrement* l'un de l'autre et se confondent. *Ils sont un*. Cela n'apparaît pas ainsi parce que, premièrement, les deux groupes – les propriétaires et les techniciens – divisent et récupèrent les instincts du peuple, qui oscille entre le « traditionalisme » et l'« individualisme » de droite et l'« innovation » et le « collectivisme » de gauche. Deuxièmement, les deux groupes ont souvent de véritables désaccords (sur la meilleure façon de gérer la machine) et troisièmement, l'exagération massive de leurs différences sert leurs objectifs respectifs, permettant de donner l'impression d'un véritable choix démocratique entre la droite et la gauche. Ils affichent en permanence leurs désaccords sur l'aspect du pouvoir systémique qui devrait être privilégié à tel ou tel moment, ils portent des couleurs différentes et expriment des engagements différents, mais ils travaillent ensemble (l'État de gauche contrôlant l'aide sociale, le maintien de l'ordre, les impôts, l'accréditation professionnelle, et mettant en scène le spectacle de la « démocratie », le secteur privé de droite s'occupant du reste), et quand les choses se gâtent, ils conjuguent *toujours* leurs forces, mobilisant du pouvoir, sous forme d'argent et de capital, pour satisfaire les dernières demandes du système.

Il y a pourtant *certaines* différences entre la gauche communiste et la droite capitaliste, de même qu'il y en a entre les entreprises privées et l'État public. Ils remplissent des fonctions différentes et, à tout moment et en tout lieu, l'un possédera, recevra ou confisquera plus de pouvoir que l'autre. Au moment où j'écris ces lignes, nous assistons à un basculement vers un plus grand pouvoir étatique, donc à une promotion du socialisme. Il n'y a pas si longtemps, il était inconcevable qu'un véritable détenteur de pouvoir en Occident critique *sérieusement* le capitalisme. On donnait à des gauchistes extrémistes un espace de parole sur des plateformes médiatiques socialistes, mais on ne les prenait pas au sérieux. Depuis cinq ou dix ans, et surtout ces deux dernières années, la situation a changé. Aujourd'hui, on favorise partout les critiques du capitalisme (y compris des critiques du « travail »). Tandis que les confinements brisaient les niveaux inférieurs de l'économie, de nombreux gauchistes se sont mis à saluer la « fin du capitalisme » et le « début du communisme », sans avoir conscience, comme toujours, que le système englobe les deux. Slavoj Žižek en était un exemple éminent, mais il y a aujourd'hui de nombreux socialistes et « anarchistes » qui battent le tambour anti-travail en rythme avec le métronome des banques centrales (similaires, en un sens, à Extinction Rebellion et Black Lives Matter, qui se battent courageusement à l'écart de la nature et des Noirs... mais *dans la même direction que le système*).

Si le socialisme connaît un renouveau, c'est parce que le système exige en ce moment une contraction de l'économie mondiale et l'emprisonnement de tous ceux qui vivent à l'intérieur, qui demande à son tour une augmentation massive du pouvoir étatique. Comme nous l'a appris Marx, l'économie capitaliste est fondamentalement instable et sujette au crash, et fondamentalement contradictoire, ayant l'obligation d'exploiter *et* d'exclure les travailleurs en même temps. Il est encore difficile de dire avec certitude ce qui s'est passé, mais il semblerait que, tandis que l'économie mondiale était menacée par une crise qui promettait de ravalier le crash de 2008 au rang de simple éructation d'après repas, les banques et fonds d'investissement les plus puissants du monde ont concocté un plan (« conspiré », pourrions-nous dire) pour « réinjecter des liquidités » dans le système, « isoler l'économie réelle de la détérioration » et étrangler la production¹⁵. Indépendamment de ce qui s'est passé en coulisse, notre monde confiné est apparu peu de temps après, exigeant, par un heureux hasard, de virtualiser intégralement l'économie, dissoudre les petites entreprises, obliger tout le monde à présenter un identifiant numérique pour accéder à la société et injecter des milliards dans les sociétés technologiques et pharmaceutiques. Tout ceci, par un heureux hasard, a retardé l'effondrement économique et fait passer les moyens de coercition d'une population mondiale de plus en plus exclue (en particulier les évanescents classes moyennes occidentales) de la carotte (système capitaliste huxleyen) au bâton (système capitaliste orwellien).

La nouvelle, dernière et probablement ultime phase du système, le totalitarisme biofasciste (*alias* le technoféodalisme), mis en route au début de 2020, demande des pouvoirs massivement accrus de contrôle légal géré par l'État, de maintien de l'ordre, de surveillance, d'aide sociale, de développement et de déploiement technologiques et, bien sûr, de « santé ». C'est pourquoi nous assistons à un saut vers le socialisme et le communisme, alors qu'on demande à *l'État* de « gérer la pandémie » (ensuite de gérer les « crises de ressources » « provoquées » par la guerre contre la Russie, ensuite de gérer la « crise climatique », peu importe ; tout – réel ou inventé – ce qui peut servir de prétexte). On nous dit que toutes ces crises ont provoqué un « retournement » économique

15 Fabio Vighi, *La prophétie autoréalisatrice : effondrement du système et simulation de la pandémie*.

*totalem*ent inattendu. Ce qui s'est réellement passé est que l'État a été chargé de *créer* une « pandémie » (ce qui veut dire gonfler la gravité d'un virus de type grippe, c'est pourquoi les États les plus déterminés à introduire des passeports vaccinaux étaient, étonnamment, les plus touchés), de même que l'État sera appelé à gérer les paniques fabriquées à venir, afin de gérer la désintégration du système et les millions de travailleurs que l'expansion technologique du système aura rendus inutiles.

En plus de la « communisation » de l'Occident, provoquée par sa propre incapacité interne à subvenir à ses besoins, nous pouvons aussi noter qu'au moment où j'écris ces lignes, les pouvoirs semblent se déplacer vers la Russie, la Chine et l'Inde, pays qu'on peut raisonnablement décrire comme communistes ou socialistes, dans la mesure où l'État central a bien plus de pouvoir que dans les hiérarchies distribuées de l'« ordre mondial » anglo-européen.

Pour toutes ces raisons, il est vraiment naïf de combattre le « capitalisme » ou le « capitalisme globalisé », ou les divers monstres « fascistes » qui prétendent avoir le contrôle de la machine. Combattre le « capitalisme », c'est comme affirmer que la cause de mon cauchemar est le monstre qu'il contient. Le système est en partie capitaliste, en partie communiste (et, tant que nous y sommes, en partie féodal), et tout ce que font nos dirigeants pour nous opprimer, ils le font au nom de la machine mondiale, ce qui explique pourquoi ils ne prennent *jamais* la moindre décision qui perturbe sérieusement le système technologique. Combattre un élément à l'exception des autres est aussi utile et intelligent que traiter un cancer en retirant les tumeurs. Le capitalisme pourrait s'arrêter demain, nous pourrions enfermer tous les P-DG, tous les milliardaires et les banquiers de la terre dans un sac plein de serpents et les jeter dans la Tamise (une motion débattue au parlement pendant la crise de 1720), *rien* de fondamental ne changerait. Nous aurions seulement une variété différente de misère, qui profiterait aux intellectuels, aux techniciens et aux gestionnaires.

Cela ne signifie pas que ceux qui s'opposent au nouvel ordre mondial « communiste », ou ceux qui agitent leurs petits drapeaux pour le nouvel empire eurasien, ne s'égarent pas de la même façon. *Ils* n'ont pas conscience, ou ne veulent pas admettre, que le capitalisme, bien que sous une forme différente, se poursuivra sans interruption, que le pouvoir privé et l'inégalité continueront à augmenter et que tous les postulats et les outils du système capitaliste resteront *obligatoirement* en place – un système financier *fondamentalement* inique, la richesse privée, des droits de propriété inviolables, l'exploitation du travail, l'appauvrissement des pauvres et une prison technologique mondiale qui incarcère tout le monde, indépendamment du système de gouvernance locale adopté. Cependant, ils *ont* parfaitement raison quand ils voient que le spectre étatiste de Marx, le bureaucrate technofasciste sans cœur, hante le monde nouveau, et c'est pourquoi il est si important de le voir, lui et sa vile philosophie, pour ce qu'ils sont : des superstitions messianiques et, en fin de compte, des outils pour le système.

Version anglaise : <https://expressiveegg.org/2021/10/05/goodbye-marx/>

Version française : <https://expressiveegg.org/2022/11/05/adieu-monsieur-marx/>